

Séance du lundi 24/01/2011, conférence n°4132, Bull. n°42, pp. 17-26

La Maison de Savoie à cheval sur les Alpes

Par Jean-Louis Rieusset



Les Alpes constituent une formidable barrière en particulier entre l'Italie et la France. La traversée de leurs cols par des armées a donné lieu à des exploits depuis Hannibal avec ses éléphants jusqu'à Bonaparte avec ses canons et la frontière actuelle suit comme naturellement leur dorsale sommitale. Et pourtant, tant que dura la République Romaine, elle n'arriva pas à supprimer, entre le bassin du Pô et la province « sénatoriale » occidentale bientôt nommée Narbonnaise, une césure correspondant aux Alpes. C'est Auguste qui prit le contrôle effectif du massif et en fit une province « impériale » divisée, pour plus d'efficacité, entre trois gouvernorats du Nord au Sud : les Alpes Pennines, les Alpes Cottiennes et les Alpes Maritimes. Elles furent ensuite incluses, entre autres, dans l'Empire Carolingien, la Lotharingie, le Royaume de Bourgogne ou d'Arles sous la suzeraineté de l'Empire Germanique... Mais elles restèrent mal contrôlées car elles multiplient les obstacles d'un vaste pays très compartimenté, enneigé et boisé. Ses principales vallées étaient autrefois occupées par des glaciers qui descendaient alors jusqu'à la plaine. Leurs énormes masses en

mouvement lent en rabotaient le fond et les flancs. Leur retrait fut le fruit de plusieurs périodes de réchauffement, laissant les vallées en forme de U, à fond plat, tronçonnées par un ou plusieurs verrous rocheux (les cluses) où la rivière s'est creusé un passage très étroit, comme dans l'amoncellement des débris poussés jadis devant lui par le glacier, sa moraine frontale. Par ailleurs les cols permettant de passer d'une vallée à l'autre sont souvent très élevés et rendus impraticables une partie de l'année par la neige. Chaque bassin tend donc vers l'autarcie et les irrédentistes ou hérétiques y ont maintes fois trouvé refuge.

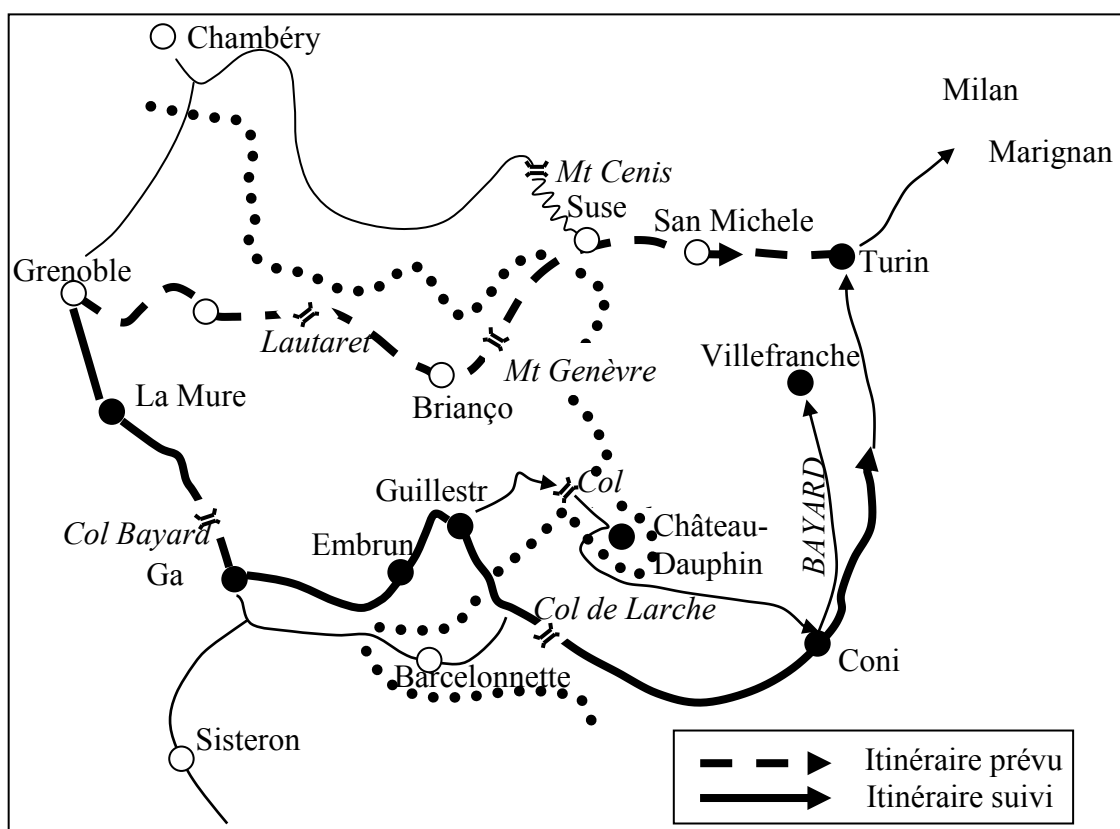
Dès l'onzième siècle saint Bernard de Menthon fit construire deux hospices aux cols les plus fréquentés (qui prirent depuis le nom de Grand et Petit Saint Bernard) et y installa une congrégation hospitalière pour secourir les voyageurs que des chiens spécialement dressés aident éventuellement à retrouver égarés dans la neige.

Sur le plan militaire, le relief s'étage en trois niveaux : la zone quasi horizontale des « bas », où l'on habite et l'on circule, est dominée par la zone des « hauts » (domaine des pâturages au-dessus des forêts), qui offre des points d'observation sur la ligne dite « crête militaire » (à partir de laquelle on peut voir et faire feu vers les fonds), alors que la zone des sommets (sans abris ni végétation) est impropre à la circulation. Il en découle que la ligne de partage des eaux est de peu d'intérêt militaire et que chacune des puissances rivales cherche à s'implanter sur les versants de l'autre pays commandant les voies les plus faciles de franchissement, tant pour l'offensive que pour la défensive. On crée ainsi des « escartons ».



Des forteresses bien placées interdisent le passage ou obligent au moins l'assaillant à emprunter un itinéraire plus long et à entreprendre le franchissement de plusieurs cols difficiles pour contourner l'ennemi et le prendre à revers.

Un exemple en est donné par la campagne de François I^{er} en 1515 : pour aller de Grenoble à Turin puis à Milan (pour laquelle il devrait livrer la bataille de Marignan), il voulait éviter la citadelle de Suse et l'abbaye-forteresse de San Michele (vertigineux – et splendide - nid d'aigle au-dessus du débouché de la vallée) barrant la route normale par le col du Mont Genève (trait gras supérieur sur le croquis ci-dessous).



Aussi ses troupes ont-elles dû faire un très long détour par Gap, Guillestre, le col de Larche et Coni (voir sur le croquis le trait gras pointillé). Elles durent, au Pas de la Reyssole et dans le défilé dit « des Barricades » se construire une route vertigineuse à flanc de coteau. Pour cela elles furent protégées vers le Nord par un corps de troupes secondaire, commandé par Bayard, montagnard averti, qui emprunta un difficile itinéraire (trait mince continu) par le Col Agnel, le Col de Losette et Château-Dauphin où la présence de troupes suisses l'obligea à changer de vallée. Arrivé enfin dans la plaine, il dépêcha un corps de cavalerie sous les ordres de La Palice pour aller surprendre et capturer le chef en nemi et son état-major en train de déjeuner à Villefranche. (1)

Il a donc fallu une volonté et des forces militaires importantes pour tenter l'aventure d'unifier durablement les Alpes et d'en faire le noyau central d'un Etat comprenant d'ailleurs des plaines de part et d'autre pour le rendre viable et y établir une capitale.

C'est en 1029 qu'un noble bourguignon dit « Humbert aux blanches mains » réunit sous son autorité la Maurienne, la Tarentaise, le Bas Chablais, la Savoie sur le versant occidental des Alpes et les vallées de Suse et d'Aoste sur le versant oriental, et obtint de l'empereur Conrad II le titre d'« Humbert I^{er} de

Maurienne ». Ses descendants pratiquèrent une habile et fructueuse diplomatie et une politique de mariages des princes héritiers successifs avec une fille, sœur ou nièce d'un puissant monarque. Celui-ci voulait ainsi se ménager l'alliance du « Portier des Alpes », doté d'une puissante force armée qui lui permettait même des annexions. Pour tenir en main des Etats très divers, ce dernier se forgea, au long du temps, une solide administration renforcée par l'attribution aux cadets ou aux proches des principaux sièges épiscopaux. Devenus « Vicaires officiels de l'Empereur pour l'Ancien Royaume d'Arles », les souverains de Savoie se permirent plusieurs fois de passer du côté du Pape pendant le long conflit du Sacerdoce et de l'Empire. Par ailleurs, leur très proche parenté avec les rois de France ne les dissuada pas de donner la main à leurs ennemis, quand cela leur parut profitable.

Prenons des exemples significatifs d'une Histoire mouvementée.

Amédée III prit le titre de comte de Savoie et fit de l'abbaye cistercienne de Hautecombe, sur le Lac du Bourget, la nécropole princière, qui abrite aujourd'hui les restes de vingt sept souverains et leurs épouses. Il accompagna son neveu, Louis VII de France, à la seconde croisade (causée par la prise d'Edesse par les Turcs) où il combattit vaillamment. Mais la discorde entre croisés aboutit à un désastre. Comme bien d'autres il mourut en Orient.

Thomas I^{er} établit sa capitale à Chambéry, presque à la frontière du Grésivaudan dauphinois, où il fit construire un imposant château, renforcé plus tard par une forteresse avancée à Montmélian. Il acquit par mariage Genève, le Pays de Vaud et le Haut Bugey, annexa le Comté d'Aoste et le Marquisat de Saluces. Pour les défendre, lui et son fils firent construire des châteaux, en particulier à Montrottier en Savoie, à Bard dans le val d'Aoste et à Chillon sur les bords du lac Léman. Ils se déplaçaient d'un château à l'autre pour assurer leur autorité dans tous leurs Etats ou parer à une menace venant de l'étranger. La fille de Thomas I^{er}, Béatrice, devenue comtesse de Provence, maria ses filles à quatre rois dont Saint Louis et Henri II d'Angleterre auprès duquel ses frères acquirent un grand pouvoir - qui profita au duché de Savoie.

Amédée VI, dit « le Comte Vert », car vêtu de vert dans les tournois, épousa une nièce de Philippe VI de Valois. Il acquit le Faucigny, négocia le tracé de sa frontière avec la France (qui venait d'acquérir le Dauphiné), vainquit le prince de Piémont, son cousin, puis alla secourir en Orient un autre cousin, Jean V Paléologue, prisonnier des Bulgares, avant de mourir en aidant Louis d'Anjou à conquérir Naples.

Amédée VII, dit le « Comte Rouge » en raison de ses vêtements souvent ensanglantés de chevalier belliqueux, épousa une nièce de Charles V de France. Il réussit la percée vers le Sud et annexa le comté de Nice. Désormais la Savoie s'étendit du lac Léman à la Méditerranée et du Rhône au Pô. Il mourut probablement empoisonné par son médecin qui fut pour cela écartelé sans qu'on puisse établir qui l'avait stipendié.

Amédée VIII épousa à dix ans la fille du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui lui donna dix enfants. Il fut surnommé « le Pacifique » car c'est sans recourir à la force qu'il recueillit la succession du comte de Genève, repoussa sa frontière jusqu'à la Saône en négociant l'achat d'Annecy et des Dombes et incorpora définitivement le Piémont dans ses Etats. Il reçut le titre de Duc de l'Empereur Sigismond et promulgua les Statuta Sabaudiae, véritable constitution pour harmoniser encore mieux les lois régissant ses possessions. Il agrandit et embellit le château de Chambéry pour y loger la Cour des Comptes, le Sénat et une belle chapelle gothique destinée à mettre en valeur le Saint Suaire ramené d'Orient. Il y attira des artistes réputés, alors que la noblesse de robe de son entourage se faisait construire de beaux hôtels particuliers dans cette capitale, portant son duché à sa première apogée.



Il participa aux remous de l'Eglise et fut, bien que n'étant pas clerc, élu pape en 1439 sous le nom de Félix V par ceux des cardinaux du concile de Bâle qui n'avaient pas voulu suivre le pape Eugène IV à Ferrare. Antipape de ce fait, il se soumit dix ans après au successeur d'Eugène IV et se retira dans l'abbaye qu'il avait fait aménager dans le château de Ripaille au bord du Lac Léman où il mourut cardinal-évêque de Genève et abbé de l'ordre qu'il avait fondé.

Mais la fortune est capricieuse et en moins d'un siècle huit ducs se succédèrent. Amédée IX, épileptique, fut béatifié pour sa grande piété mais laissa gouverner sa femme, Yolande de France, sœur de Louis XI, alors qu'une partie de la noblesse complotait et que bientôt les rois de France, de Charles VIII

à François I^{er}, vinrent s'efforcer de conquérir la péninsule italienne en passant par le Piémont.

Philibert II épousa Marguerite d'Autriche, petite fille de Charles le Téméraire, qui avait d'abord été élevée à la cour de France comme fiancée du Dauphin, futur Charles VIII. Mais celui-ci, pour acquérir un important duché, épousa finalement Anne de Bretagne et Marguerite, renvoyée en Flandre, puis, veuve d'un mari infant d'Espagne, devint enfin la femme amoureuse de Philibert II. Malheureusement celui-ci mourut à 24 ans d'un accident de chasse. Veuve inconsolable, Marguerite fit sculpter deux tombeaux, chefs-d'œuvre du gothique flamboyant, pour lui et pour elle dans l'église de Brou en Bresse. Devenue régente des Pays-Bas elle y montra pendant 24 ans sa maîtrise politique. Elle négocia en particulier la « Paix des Dames » pour terminer la guerre entre ses neveux Charles-Quint et François I^{er}.

Charles III, oncle de François I^{er} et beau-frère de Charles Quint, se rangea derrière ce dernier après Pavie. Ses Etats furent envahis par les Français et les Bernois venus soutenir les Genevois, maintenant réformés et révoltés, et il ne put conserver que Nice et Verceil où il mourut ruiné.

Pour sauver la Maison de Savoie, son dernier fils vivant, Emmanuel-Philibert, apprit dès l'enfance à dominer revers et épreuves et à tirer le meilleur parti de la rivalité des grandes puissances. A dix sept ans il alla combattre sous les ordres de son oncle, Charles Quint. Après moult campagnes et batailles, il reçut des Catalans de l'armée impériale le surnom de « testa di Ferro » et fut nommé, à 25 ans, capitaine général de l'armée des Pays-Bas par l'empereur.

En 1557 lors du dernier épisode des guerres d'Italie qui se joua, en fait, dans le nord de la France, Emmanuel-Philibert marcha sur Saint-Quentin défendu par l'amiral de Coligny et, par un habile mouvement tournant, tailla en pièces l'armée du connétable de Montmorency venu au secours de l'amiral. Au traité de Cateau-Cambrésis fut conclu son mariage avec Marguerite de France, soeur d'Henri II, et, devenu Duc à son tour, il recouvra le Piémont, la Savoie, la Bresse et le Bugey en échange de l'occupation par la France (sage précaution pour elle) de cinq places fortes en Piémont. Trois ans plus tard il profitera des déboires de la France pour en récupérer quatre dont Turin qui devint sa capitale. Emmanuel-Philibert ne risqua plus cette heureuse issue dans les hasards d'une guerre et sa statue équestre de la place San Carlo rappelle son entrée glorieuse à Turin en remettant solennellement son épée au fourreau. Sa devise le dépeint bien : « Spoliatis arma supersunt » (Aux spoliés reste une ressource : les armes).



Son règne va durer encore vingt ans et rester pacifique. Il fit venir de Chambéry à Turin le Saint Suaire réputé pour avoir enveloppé le corps du Christ, relique qui suscite la dévotion de foules nombreuses. Pour en finir avec les guerres de religion, il garantit la liberté de leurs cultes aux Protestants et aux Vaudois du Val d'Aoste, rendit son armée permanente, créa une milice et construisit une ceinture de forteresses. Il fut le premier duc à se considérer comme monarque de droit divin, mais délégua largement l'exercice du pouvoir. La prospérité économique croissante lui permit de remodeler sa nouvelle capitale et de la doter de monuments de prestige. Ses dernières années furent assombries par la mort de sa femme et son angoisse sur son salut éternel.

Charles-Emmanuel I^{er} épousa une infante espagnole dont il eut dix enfants, ce qui ne l'empêcha pas d'en avoir autant d'illégitimes ! Il revendiqua le trône de France à la mort d'Henri III, lutta douze ans contre Henri IV, qui le battit sur tous les fronts. Aussi dut-il céder à la France, au traité de Lyon, la Bresse, le Bugey et le pays de Gex, n'obtenant en échange que le Marquisat de Saluces. Il voulut reconquérir Genève en tentant de nuit par surprise « l'escalade » (2) de ses remparts, mais il échoua, une femme insomniaque ayant donné l'alerte. Par contre il contraignit ses sujets Protestants à redevenir Catholiques et isola les Vaudois dans leurs vallées.

Son fils, Victor-Amédée I^{er}, épousa Christine de France, fille d'Henri IV, forte personnalité, dont nous reparlerons. Il combattit son beau-frère, Louis XIII, mais, affaibli par sa querelle avec ses frères dits Carignan et l'hostilité ouverte de l'Espagne, il se résigna à l'alliance de la France et lui céda Pignerol.

Charles-Emmanuel II, roi à quatre ans, subit l'autorité de sa mère

Christine devenue veuve puis celle de sa seconde épouse. Il dynamisa le commerce entre Turin et la France par le col du Mont-Cenis en faisant aménager « le grand chemin des échelles ».

Victor-Amédée II, mineur, vit d'abord sa mère, régente, persécuter les Vaudois et accepter une véritable vassalité vis-à-vis de Louis XIV, tandis qu'il résidait habituellement à Moncalieri dont il avait fait transformer le château. Devenu majeur, il prit part à la Ligue d'Augsbourg contre la France. Celle-ci envahit ses Etats et le contraignit à une paix séparée en 1696. Il dut se ranger du côté français lors de la guerre de succession d'Espagne et maria deux filles à des petits fils de Louis XIV... mais passa ensuite du côté autrichien et récupéra le Piémont en 1706 grâce aux victoires de son cousin, Eugène de Savoie-Carignan (né à Paris mais devenu un illustre général autrichien, le fameux « Prince Eugène », après avoir vainement offert ses services à Louis XIV).

Le Traité d'Utrecht lui rendit ses Etats perdus plus une partie du Milanais, que l'Autriche partagea avec lui, et la Sicile, échangée bientôt contre la Sardaigne plus proche. Il devenait ainsi Roi de Sardaigne, Prince de Piémont et Duc de Savoie, ce qui compliqua encore son blason.

Charles-Emmanuel III eut des démêlés avec l'Eglise et fit saisir les revenus du pape dans ses Etats. Il fit la conquête du Milanais et gagna Tortone et Novare, puis annexa Modène au prix de l'occupation de la Savoie par les Espagnols. Il eut dix enfants de trois épouses successives (dont deux moururent en couches), alors que son fils aîné, Victor-Amédée III (qui lui succéda) eut onze enfants de la même femme. Ce dernier, prince éclairé, fut peu à peu enfermé dans la résistance à la Révolution française, étant le beau-père du comte de Provence et fut battu à plate couture en avril 1796 par le général Bonaparte surgi brusquement des Alpes. Il dut céder à la France le comté de Nice et la Savoie qu'un plébiscite transforma en département français, alors que le Piémont était occupé. Il en mourut de honte.

Son successeur, Charles-Emmanuel IV, époux de Clotilde, sœur de Louis XVI, fut chassé du Piémont deux ans après. Il se réfugia en Sardaigne, où il abdiqua en 1802 pour finir comme sa femme dans une abbaye. La Savoie, Nice et le Piémont devaient rester français jusqu'en 1815. N'ayant pas d'enfant, il eut pour successeur son frère, Victor-Emmanuel Ier, qui ne revint à Turin qu'à la chute de l'Empire napoléonien après avoir, selon ses propres dires, « dormi pendant quinze ans » en Sardaigne. Il fit édifier alors à Turin un sanctuaire, dédié à « la Grande Mère de Dieu », aux formes inspirées du Panthéon de Rome. Son « buon governo », en fait policier et clérical, finit par le contraindre à abdiquer en 1821.

Charles-Félix, le troisième frère, lui succéda. Autoritaire mais plus habile, grand amateur de musique et d'art, il fonda le musée égyptien de Turin, qui donne une admirable vue d'ensemble sur la civilisation des pharaons, et restaura l'abbaye de Hautecombe.

Avec Charles-Albert, le trône passa à la lignée des Carignan, cousine de la branche aînée et de tradition libérale (comme les Orléans en France). Traumatisé par la vie dissolue de sa mère et les virages politiques de ses prédécesseurs, il s'affirma ouvert au progrès et encouragea l'agriculture et l'industrie. Mais il mata par des exécutions les révoltes de Chambéry et de Turin et proscrivit Garibaldi. Par contre un peu plus tard, sous la pression des révolutions européennes de 1848, il abolit la monarchie absolue, promulgua une constitution et accepta de se lancer dans l'aventure du «Risorgimento» auprès des insurgés lombards, vénitiens et autres. Après quelques victoires contre les Autrichiens, il fut battu par eux en particulier à Novare. Gravement malade, il abdiqua en faveur de son fils et mourut en exil au Portugal quelques mois après.

Victor-Emmanuel II, fils et successeur de Charles-Albert, amateur de chasse et de conquêtes amoureuses, se distingua par sa bravoure aux combats contre l'Autriche pour effacer les conséquences de la défaite de Novare. Il se fit le champion de l'unification de l'Italie et nomma le comte de Cavour Premier Ministre. Le bellicisme ambitieux et le machiavélisme de ce dernier le déconcertèrent parfois, mais il le soutint loyalement (comme avait fait Louis XIII avec Richelieu). Le royaume sarde étant trop faible pour affronter l'Autriche, Cavour conclut une alliance avec Napoléon III au prix convenu de céder à la France Nice et la Savoie et de renoncer à enlever Rome au Pape. Les victoires de Solférino et de Magenta et l'expédition de Garibaldi dans le Royaume des Deux Siciles lui permettront l'annexion successive de divers Etats de la Péninsule (alors que les Savoyards et les Niçois consultés par plébiscite en 1860 voteront presque unanimement leur rattachement à la France) (3).

Cavour mourra peu après. Issu d'une grande famille d'origine savoyarde, arrière-petit-neveu de François de Sales et francophone, il est le vrai maître d'œuvre de l'unité italienne avec le niçois Garibaldi à la folle bravoure. Comment ne pas évoquer ici la mémoire de François de Sales, évêque savoyard du XVII^e siècle, théologien à l'esprit œcuménique, docteur de l'Eglise, fondateur d'ordres religieux, et celle de don Bosco qui se référa à lui au XIX^e siècle pour fonder à Turin les Salésiens qui prennent depuis lors en charge les enfants les plus démunis.

Le parlement italien réuni à Turin proclama Victor-Emmanuel II Roi d'Italie en 1861 et diverses cités-états de la Péninsule se rallièrent à lui. Enfin la défaite française de 1870 devant la Prusse et l'abdication de Napoléon III ôtèrent au pape Pie IX l'appui des troupes françaises et permit aux Piémontais d'envahir ses Etats. Rome devint la capitale de l'Italie. Mais le monarque isolé, excommunié par le pape et contesté par la Droite, connut de graves difficultés.

Son fils, Humbert I^{er}, conclut la Triple-Alliance avec l'Allemagne de Bismarck et l'Autriche, puis tenta une expansion coloniale en Ethiopie qui aboutit au désastre d'Adoua. Il mourut assassiné par un anarchiste.

Après lui, Victor-Emmanuel III fera, à l'inverse, combattre ses troupes

contre l'Autriche pendant la Grande Guerre mais préférera ensuite aux risques révolutionnaires le fascisme dont le Duce ne lui laissa que quelques apparences de pouvoir dont le titre d'Empereur de l'Ethiopie enfin conquise. Ce choix sera finalement fatal à la monarchie. L'Italie, alliée à l'Allemagne hitlérienne puis envahie par les armées des Démocraties, devint par référendum une république en 1946 et les nostalgiques des princes de la Maison de Savoie ne peuvent que se rendre en pèlerinage à l'Abbaye de Hautecombe ou à Montpellier qui conserve la dépouille de la reine Hélène, femme de Victor-Emmanuel III, réputée « reine de la charité ».

La Savoie, quant à elle, après avoir donné à l'armée française ses célèbres « diables bleus », abrita des hauts lieux de la Résistance française à l'occupant, dont le maquis du Plateau des Glières, et subit de nombreuses destructions lors de la retraite allemande.

Ce complexe résumé historique m'a paru nécessaire pour montrer - outre les liens familiaux très proches et fréquemment renouvelés entre les souverains de Savoie et ceux de France (appartenant aux rares dynasties européennes ayant duré près de mille ans) - les efforts qu'il a fallu déployer pour faire et conserver un Etat centré sur le massif morcelé des Alpes. Malgré le courage et l'habileté de ses plus grands princes, le duché de Savoie ne retrouva plus son apogée du XV^e siècle du côté Français des Alpes. Car, dès le XVI^e siècle, il fut inexorablement poussé vers l'Italie où l'alliance française lui permettra plus tard de conquérir toute la péninsule (sous le drapeau vert blanc rouge de la République cisalpine créée par Bonaparte).

Chambéry, souvent occupée par les Français, fut au XVI^e siècle remplacé par Turin comme capitale et c'est cette ville et ses abords qui seront désormais dotés d'artères, de places et de palais dignes de ce titre et soutenant la comparaison avec les plus célèbres réalisations étrangères.

La ville avait hérité des Romains des portes fortifiées, dont la Porta Palatina reste debout avec sa statue d'Auguste et la Porta Decumana est englobée dans le Palais Madame. Des rues perpendiculaires abritent leurs trottoirs sous les arcades ou colonnades d'élégantes demeures classiques. L'ensemble est solennel et n'a pas l'attrayant désordre des villes agglutinées lentement au gré des événements historiques. Elle garde la marque de son origine romaine et de l'esprit ordonné des souverains qui l'ont régie au cours des siècles, ce qui n'exclut pas, bien au contraire, la beauté et l'harmonie des décors.

De belles places en ornent les divers quartiers, souvent centrées sur une statue célébrant un souverain ou un homme illustre. C'est ainsi que la place de l'Hôtel de Ville exalte la victoire du Comte Vert et que celle de la place San Carlo immortalise le geste superbe d'Emmanuel-Philibert remettant définitivement, après la victoire de Saint-Quentin, son épée au fourreau. Une subtile harmonie règne entre les dimensions de cette place et celles des maisons

qui l'entourent, y compris celle des deux églises qui encadrent l'accès à l'un des axes principaux de la ville.

La piazza Castello, cœur de la cité, entoure le Palais Madame dont nous reparlerons, alors qu'au fond elle aboutit au Palais Royal d'une sobriété quasi militaire, du moins extérieurement. Derrière la cathédrale Renaissance contiguë au Palais, le Saint Suaire est vénéré dans un mausolée dû à Guarini, aux beaux marbres noirs et au dôme élancé reposant sur plusieurs étages d'arcs en accolade qui vont en se rétrécissant jusqu'au sommet. L'église San Lorenzo, édifiée en souvenir de la victoire de Saint-Quentin, possède une coupole très hardie due également à Guarini. Le sanctuaire de La Consolata allie un campanile lombard du XI^e siècle à un édifice classique aux coupoles multiples. Il est le centre de la plus importante dévotion turinoise. Tout proche est le Palais Carignan dont une façade élégamment curviligne allège la brique, alors que l'autre est solennisée par des colonnes de marbre.

De belles fontaines ornent les jardins, célébrant par exemple la ronde des saisons ou une légende antique. La Galerie Sabauda et le musée de l'Académie Albertine des Beaux Arts abritent des chefs d'œuvres des peintres de la Renaissance italienne, flamande et hollandaise.

Au-delà du Pô une belle église couronne le Mont des Capucins, enfin, dominant tout le pays, se dresse la Basilique de Superga, érigée à la suite du vœu fait par Victor-Amédée II pour obtenir la levée du siège de Turin par les troupes de Louis XIV.

Le château de Rivoli fut une forteresse au Moyen-Âge. Devenu ensuite un palais classique il abrite aujourd'hui le Musée d'Art contemporain. Le palais de Racconigi a un immense parc à l'anglaise avec des sentiers et des lacs. Il fut la résidence préférée de la famille de Savoie jusqu'au XX^e siècle.

Le bourg de Venaria Reale, dont l'ensemble des rues, places et constructions est rigoureusement géométrique, aboutit à un palais qui fut agrandi tout au long du XVIII^es., puis devint une caserne avant d'être abandonné à demi ruiné. Sa restauration actuelle redonne leur splendeur à ses salons, dont le principal est dédié à Diane, et à la grande galerie due à Juvarra où le monarque pouvait parcourir les rangs des courtisans. Ses jardins à la française couvraient plus de 120 hectares, une allée centrale menant à un monument à Diane à plus de deux kilomètres. Ils sont prolongés par une immense forêt idéale pour l'incontournable chasse. Celle-ci n'était pas seulement une activité de loisir mais le rassemblement autour du Souverain d'une cour de 400 nobles symbolisant une guerre victorieuse. Le Palais de Stupinigi offrait lui aussi un cadre prestigieux aux bals et divertissements dont raffolaient les duchesses. D'ailleurs la dynastie tenait à rivaliser par ces monuments avec les plus grandes puissances.

Prises souvent dans la famille régnant en France, les duchesses, « Altesse Royale », devenues pour les Turinois « Madame Royale », gouvernèrent

plusieurs fois comme épouses ou régentes mères d'un souverain mineur ou influençable. Marguerite de Valois, épouse d'Emmanuel-Philibert, femme de lettres, attira à Turin les poètes de la Pléiade, illustrant encore plus le règne de son époux.

Christine de France, digne fille d'Henri IV, épousée à treize ans et veuve à vingt quatre, dirigea dès lors pendant trente trois ans qu'à sa mort les mariages et la politique de son fils, Charles-Emmanuel II. Il lui fallut pour cela gagner d'abord une guerre de quatre ans contre ses beaux-frères. Elle inspira de somptueux ballets, l'urbanisme de Turin et une splendide architecture avec, par exemple, le palais de Valentino entouré d'un parc devenu jardin botanique et la place San Carlo. Elle transforma le château médiéval appuyé sur la porte romaine Decumana en « Palais Madame » aux multiples fonctions (qu'Anne d'Orléans devait doter, au siècle suivant, d'une façade classique et d'un solennel vestibule, œuvre inachevée de Juvara contrastant avec les autres faces conservées).



Christine de France fut successivement ou en même temps une veuve éplorée, une animatrice des fêtes, une chrétienne fervente, protectrice du carmel, mais aussi une mère intrigante et tyrannique, une tête politique ne craignant pas de défier Richelieu et dirigeant le Duché dans une phase cruciale de la guerre de trente ans. De mœurs très libres, elle fut aussi, devenue veuve, l'amante passionnée de Philippe d'Aglié, son conseiller, ne craignant pas de prêter leurs traits à leurs saints patrons martyrs dans un tableau célèbre. Le château d'Aglié témoigne encore de leur faste.

L'ancrage de la lignée de souverains encore appelée « Maison de Savoie » dans une belle capitale italienne, entourée d'une plaine et de coteaux fertiles portant des vignobles d'où naissent des vins renommés, de villes chargées d'histoire et de sites intéressants, réduisit leurs Alpes natales à un splendide mais lointain décor. Turin est riche, non seulement de monuments et de musées prestigieux, mais aussi d'hôtels particuliers des styles successifs jusqu'à celui caractéristique de « l'Art Nouveau ». La ville est dominée par la flèche très fine du Môle d'Antolinelli. Elle a actuellement en projet des monuments plus audacieux encore.

Des parcs urbains furent créés, dont l'un abrite un village et son château, typiques représentants de l'architecture médiévale dans cette ville classique et baroque, et certains monuments de la région sont mis en valeur par un festival comme le château de Vignale Monferrato qui se flatte d'être la « capitale della danza estiva ». Par ailleurs Turin est devenue une grande métropole industrielle. Une piste d'essais automobile aujourd'hui abandonnée a été aménagée sur le toit du « Lingotto » de Fiat et les bâtiments de sa principale usine occupent tout un quartier de la ville, tandis qu'un musée détaille l'histoire de l'automobile.

La partition de 1860 qui donna lieu à un Oui massif des Savoyards et des Niçois à leur rattachement à la France, amena les Piémontais à donner leurs voix, comme les autres Italiens, à l'Italie nouvelle. A Rome un imposant monument à Victor-Emmanuel II et « Alla Patria » en témoigne, dominant malencontreusement le Forum et le Capitole antiques.

La frontière fut fixée sur la ligne sommitale du massif alpin et ne devait plus en bouger, malgré la tentative des Italiens, profitant de l'invasion de la France par les Allemands, pour la repousser largement vers l'ouest lors de la seconde guerre mondiale et le souhait des Français de garder le Val d'Aoste où ils avançaient rapidement avec l'appui massif de sa population au printemps 1945. Les Américains n'acceptèrent pour ce vaste bassin que l'autonomie administrative et linguistique. Seule la haute vallée de la Roya, terrain de chasse des rois d'Italie, devint française.

La Communauté Européenne a d'ailleurs supprimé les douanes et les polices frontalières, les plus belles forteresses ne sont conservées qu'en tant que monuments historiques et l'on doit percer un nouveau tunnel ferroviaire pour désengorger le trafic franco-italien.

Les Alpes sont désormais accessibles à tous, magnifique fleuron de l'Europe occidentale (4) où se rencontrent des hommes de divers pays. Un nouveau lien a été créé entre la France et l'Italie au-dessus de la Vallée Blanche par des cabines suspendues à un fil - où l'on entend toutes les langues du monde. La course du soleil transforme au long du jour l'aspect des parois, animant d'une vie singulière ce monde minéral, des cristaux de givre parent en hiver de fleurs les arbres dépouillés. Les larges vallées, les lacs et la Côte d'Azur s'offrent pour la détente. Les pentes escarpées permettent l'escalade de « murs »

et de longues courses de neige où la « cordée » lie entre elles des vies humaines, mais aussi des descentes sur des pistes classées par niveaux de difficulté ou, hors des pistes, dans la « poudreuse » de pentes vertigineuses. Enfin les cimes aux neiges éternelles incitent, après la rude montée, à la contemplation.

(1) La relation de ce fait d'armes et son croquis ont été tirés d'une communication du général Barthez à l'Académie Delphinale.

(2) « L'escalade » : C'est devenu le nom d'une fête annuelle des Genevois célébrant encore cet événement.

(3) Sous pression helvético-britannique une zone franche fut créée au sud du Léman.

(4) où le développement de la houille blanche a permis l'installation d'usines électrochimiques et électrométallurgiques.

